

Voltaire

présenté par

ÉDOUARD LAUNET

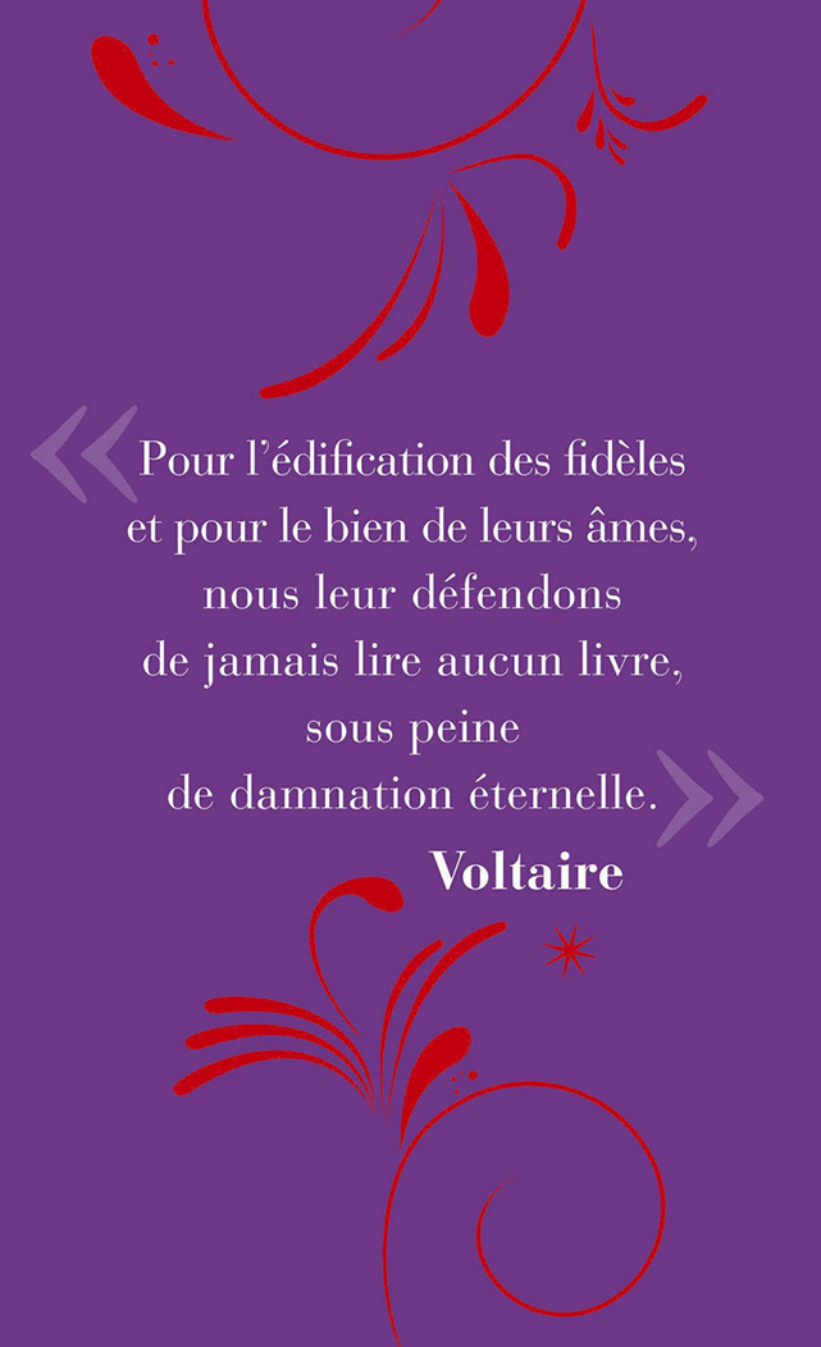
Dè l'horrible

dàngèr

dè là

lèclurè

GF



« Pour l'édification des fidèles
et pour le bien de leurs âmes,
nous leur défendons
de jamais lire aucun livre,
sous peine
de damnation éternelle. »

Voltaire

Dè fhòrrible
dàngèr
de là
lècture

Voltaire

présenté par

ÉDOUARD LAUNET

Dè fhorrible
dàngèr
dè là
lècture

GF

© Flammarion, Paris, 2014
ISBN : 978-2-0813-3911-8

Voltaire satiriste

par

ÉDOUARD LAUNET

Ile de Jersey, un soir de septembre 1853.
Victor Hugo, sa famille et ses proches amis
interrogent la « table parlante ». Initiée au
spiritisme par Delphine de Girardin, la petite
tribu a déjà pu communiquer avec les mânes de
Chateaubriand, Dante, Racine, Jeanne d'Arc et
Jésus-Christ : c'est dire s'il y a du beau monde
à Marine-Terrace, la maison blanche où l'exilé
Hugo et les siens ont trouvé refuge. C'est l'un
des charmes des îles anglo-normandes que de
grouiller d'esprits. Or, ce soir-là, un nouvel
invité de marque se présente.

HUGO. — Qui es-tu ?

LA TABLE. — Voltaire.

HUGO. — Parle.

LA TABLE. — Je souffre, je suis Jeanne d'Arc, je suis heureux, je suis Calas ¹.

HUGO. — Te voilà en présence du XIX^e siècle. Le reconnais-tu pour le fils légitime et glorieux du XVIII^e siècle ?

LA TABLE. — Le XVIII^e siècle a été le fossoyeur. Le XIX^e siècle est le nouveau-né. L'un a maudit, l'autre a béni.

HUGO. — Voltaire, tu sais que je vénère en toi un des plus grands hommes qui aient jamais mis un génie au service du genre humain. Es-tu heureux ?

LA TABLE. — Oui.

HUGO. — Peux-tu nous parler du monde où tu habites ?

LA TABLE. — Non.

HUGO. — Mais tu peux au moins rassurer les consciences en disant que celui qui marche, en dehors de toutes les religions écrites, dans la voie de la justice et de la vérité, est sûr d'arriver au monde de lumière ?

LA TABLE. — J'ai flétri Jeanne d'Arc et j'ai flatté Pompadour. J'ai mordu le marbre et j'ai baisé la

1. Le protestant Jean Calas fut supplicié à mort après avoir été accusé à tort de l'assassinat de son fils. Voltaire obtint la révision de son procès. Il traita moins élégamment Jeanne d'Arc, victime d'un fameux pastiche : *La Pucelle d'Orléans*.

fange. J'ai nié Dieu et j'ai courtoisé le roi. J'ai chanté [*mot illisible* : la lie ?] et j'ai craché sur les épines. J'ai maudit, j'ai menti, je n'ai pas prié, pourtant je suis heureux. Pourquoi ? J'ai pensé ; la pensée, c'est la charité¹.

Depuis ce fameux soir à Jersey, Voltaire n'a plus jamais consenti à s'adresser à l'humanité autrement que par ses œuvres. De nos jours, le grand homme se manifeste principalement aux alentours des épreuves du bac français, lors desquelles la jeunesse du pays est sommée de disserter sur Candide, Zadig ou Micromégas. Célébrer la liberté de conscience dans ces conditions peut être un calvaire. La France est passée du spiritisme à la prescription scolaire, ce qui est un progrès de l'esprit tout autant qu'une défaite des esprits : il n'est pas sûr que les bacheliers y trouvent leur compte. L'auteur de ces lignes, en particulier, garde un souvenir cuisant de l'oral du bac où, invité à commenter un passage de Candide, il parla pendant dix minutes des « zéros abares » en lieu et place des « héros abares », sous le regard consterné de l'examinatrice. L'inconscient avait parlé. La note fut moyenne.

1. Hugo, *Livre des Tables. Les séances spirites de Jersey*, éd. Patrice Boivin, Gallimard, « Folio », 2014.

À propos d'inconscient, revenons aux tables. Si l'on ne croit pas aux ectoplasmes, mais plutôt à l'expression d'une forme de subconscient collectif via un dispositif éliminant toute forme d'inhibition (avec, à Jersey, un coup de pouce de Charles Hugo, le « médium » de la bande), alors les propos voltairiens d'outre-tombe doivent être considérés comme un témoignage précieux sur la manière dont étaient perçues au milieu du XIX^e siècle l'œuvre et l'aura du philosophe disparu soixante-quinze ans auparavant. Hugo et Voltaire ont partagé un même déïsme, une même foi en un être supérieur créateur de l'univers mais qui n'était pas le Dieu des églises. Ils ont aussi mené quelques combats communs. Nouvelle rassurante pour Hugo : Voltaire est bien arrivé au « monde de lumière » promis à ceux qui marchent « dans la voie de la justice et de la vérité ». Penser, c'est faire charité, et aimer, c'est agir : formules gagnantes. Le XVIII^e fut le « siècle de Voltaire », et le XIX^e celui de Hugo. L'auteur du *Traité sur la tolérance* comme celui des *Misérables* ont plaidé pour des causes qui semblaient perdues d'avance ; ils ont défendu des hommes persécutés pour leurs opinions ; ils se sont exilés et, depuis la Suisse ou un rocher anglo-normand, ont continué leurs

combats, leur constance finissant par susciter l'admiration et le respect de Paris.

Mais Voltaire a emprunté un chemin bien différent de celui de Hugo pour parvenir à cet Éden de lumière : il a mis à profit l'ironie, la satire, la légèreté. Qualités qui ont fait écrire à Proudhon dans ses Confessions d'un révolutionnaire (1849) : « Ce qui manque à notre génération, ce n'est ni un Mirabeau, ni un Robespierre, ni un Bonaparte : c'est un Voltaire. » Et le militant du socialisme scientifique d'expliquer : « Nous ne savons rien apprécier avec le regard d'une raison indépendante et moqueuse. Esclaves de nos opinions comme de nos intérêts, à force de nous prendre au sérieux, nous devenons stupides. »

Il est vrai que Voltaire n'a guère eu de grands successeurs dans ce registre de la satire mise au service du combat contre les fanatismes et l'intolérance. Peut-être en paie-t-on les conséquences aujourd'hui, à une époque où publier des caricatures de Mahomet redevient une affaire d'État. Mieux : en 2013, au lycée franco-qatari de Doha, qui porte le beau nom de Voltaire, le proviseur se félicitait que la bibliothèque de l'établissement puisse proposer, au rayon albums jeunesse, Les Trois Petits Cochons sans soulever

de protestations de la part des parents. On a les victoires qu'on peut.

Moins grave, mais presque aussi embêtant : les Lefranc de Pompignan du XXI^e siècle — ces auteurs péchant par excès d'orgueil — n'ont plus de Voltaire pour leur botter les fesses. Il est vrai que les lois sur la diffamation et l'injure publique sont aujourd'hui appliquées avec une telle rigueur que les artisans de la satire et de la caricature sont prompts à l'autocensure.

S'il était mort à soixante ans, a dit Paul Valéry, la figure de proue des Lumières serait à présent à peu près oubliée. Le premier Voltaire fut en effet historien et homme de théâtre ; or très peu de cette abondante production (plus de quatre-vingt-dix volumes sont nécessaires pour réunir les œuvres complètes) est passé à la postérité : qui lit encore Mérope, Zaïre ou La Henriade ? On sourit aujourd'hui de tomber, dans Des tribulations de ces pauvres gens de lettres, sur cette chute où l'auteur, suivant les conseils de son oncle, suggère : « J'avais déjà commencé une tragédie ; je l'ai jetée au feu, et je conseille à tous ceux qui ont la manie de travailler en ce genre d'en faire autant. »

C'est l'œuvre tardive qui a fait de Voltaire un phare célébré sur toute la planète. C'est le

satiriste qui survit. De fait, tous les textes publiés dans cet ouvrage sont postérieurs à 1756 – à l’exception de Sottise des deux parts, daté de 1728, datation d’ailleurs sujette à caution : certains pensent qu’il s’agit d’un texte bien plus tardif.

Voltaire fut un graphomane redoutable, noircissant du papier de 6 heures du matin à 10 heures du soir, épuisant deux secrétaires par jour selon André Magnan¹. Avec le temps, la plume s’affine, se fait plus mordante, plus agressive. On verra dans les textes de ce recueil que l’ironie de Voltaire va puiser dans un vaste zoo. « C’est une très grande question, s’amuse-t-il à nous dire, [...] de savoir jusqu’à quel degré le peuple, c’est-à-dire neuf parts du genre humain sur dix, doit être traité comme des singes », dans Jusqu’à quel point on doit tromper le peuple. Plus loin, dans Réflexion pour les sots, il change d’animal : « Si le grand nombre gouverné était composé de bœufs, et le petit nombre gouvernant, de bouviers, le petit nombre ferait très bien de tenir le grand nombre dans l’ignorance. » Quant au Dialogue du chapon et de la poularde, il est particulièrement savoureux :

1. André Magnan, Jean Goulemot et Didier Masseur (dirs.), *L’Inventaire Voltaire*, Gallimard, 1995.

écoutez deux volailles discuter philosophie, religion et le bout de gras avant de passer à la rôti-soire.

Voltaire est par endroits neveu de La Fontaine. D'ailleurs ce dernier, avec des fables comme « Le Loup et le Chien », est assurément son oncle (bien que Voltaire se soit montré assez critique envers La Fontaine, car rien n'est simple).

*

En 1791, treize ans après sa mort, la dépouille de Voltaire fut acheminée au Panthéon sur un immense char attelé de douze chevaux blancs caparaçonnés de violet. Ce fut une très belle cérémonie. Derrière une statue du philosophe portée par des élèves des Beaux-Arts costumés à l'antique venaient les académiciens et les gens de lettres, portant les soixante-dix volumes des œuvres complètes dans l'édition de Kehl offerts par Beaumarchais.

Imaginez ce tableau formidable, cette allégorie grandeur nature, cet hommage dont Voltaire n'était plus là — hélas ! — pour croquer la vanité. Notons qu'aujourd'hui le petit monde littéraire se languit des belles cérémonies. Que nous reste-t-il en effet ? Une petite bousculade à la sortie

du restaurant Drouant, place Gaillon, les jours de Goncourt ? De pompeuses réceptions sous la Coupole pour des académiciens tout juste enfou-raillés de leurs petites épées ? D'ennuyeuses séances de signatures au Salon du livre, porte de Versailles, dans un parc des Expositions à peine libéré par le Salon de l'agriculture ? Nous voulons des chevaux, des statues, des cortèges !

En 1791, il y eut donc des chants et des discours, puis on referma les portes du grand édifice de la montagne Sainte-Genève. Les ennuis commencèrent assez vite. Six mois après la panthéonisation, le char conçu par le peintre David stationnait encore sous le péristyle du Panthéon : on ne savait qu'en faire. Or l'engin, haut de douze mètres et supportant un vaste décor champêtre, n'était pas du genre à passer inaperçu, au point que les mauvaises langues parlaient de « forêt ambulante ». L'affaire du char fit l'objet d'une correspondance nourrie entre diverses administrations, déjà très tatillonnes, et l'affaire prit plus d'un an avant d'être réglée. La postérité commençait mal.

Le pire était à venir : un jour, peut-être en 1814, année de la Restauration, ou alors en 1822, lorsque le Panthéon redevint église Sainte-Genève, le tombeau du grand

homme fut ouvert et ses restes jetés on ne sait où, si bien qu'aujourd'hui le sarcophage est vide (les ossements de Rousseau ont connu le même sort). En décembre 1821, le tombeau lui-même fut déplacé, afin qu'il ne fût plus offert à la vue des fidèles. Rappelons que l'on peut lire sur ses flancs ces trois fières inscriptions : « Poète, historien, philosophe, il agrandit l'esprit humain et lui apprit qu'il pouvait être libre » ; et : « Il défendit Calas, La Barre, Sirven et Montbailly » ; et enfin : « Il combattit les athées et les fanatiques, il inspira la tolérance, il réclama les Droits de l'homme contre la servitude de la féodalité ».

Le caveau fut masqué, mais il resta dans l'édifice. Certains auraient voulu l'en chasser carrément, estimant qu'il n'était pas convenable de laisser l'anticléric Voltaire trôner dans un lieu rendu à sa fonction d'église. Le roi Louis XVIII répondit : « Laissez-le donc, il est bien assez puni d'avoir à entendre la messe tous les jours. » Sous le Second Empire, Voltaire gênait encore et son tombeau fut entouré de planches, afin qu'il ne fût plus visible.

Les cendres (symboliques, donc) du grand homme ont retrouvé toute leur place au Panthéon, et il y a peu de chances qu'elles soient

transférées un jour aux Invalides : dans Nos crimes et nos sottises, Voltaire a ce trait dévastateur contre l'armée : « c'est à qui massacrera, à qui pillera le plus, on y met sa gloire. Un soldat, à la prise de Berg-op-Zoom¹, s'écrie : "je suis las de tuer, je vais violer", et tout le monde bat des mains ».

Il a fallu du temps pour que l'auteur de Candide remonte sur son piédestal, et Victor Hugo, qui, jeune, ne l'avait pas toujours apprécié, contribua grandement à sa réhabilitation en prononçant quelques fortes paroles lors du centenaire de sa mort, en 1878, au théâtre de la Gaîté : « Il y a cent ans aujourd'hui un homme mourait. Il mourait immortel. Il s'en allait maudit et béni, maudit par le passé, béni par l'avenir, et ce sont là, messieurs, les deux formes superbes de la gloire. Il avait à son lit de mort, d'un côté l'acclamation des contemporains et de la postérité, de l'autre ce triomphe de huée et de haine que l'implacable passé fait à ceux qui l'ont combattu. Il était plus qu'un homme, il était un siècle. » Hugo fera plus court et plus fort quelques années plus tard dans son introduction aux Travailleurs de la mer, intitulée « L'Archipel de

1. Ville des Pays-Bas où, en 1747, l'armée française se laissa aller à un pillage qui indigna toute l'Europe.

DANS LA MÊME SÉRIE

BALZAC, *Les Parisiens comme ils sont*, présenté
par Jérôme Garcin

BESCHERELLE, *L'Art de briller en société et de
se conduire dans toutes les circonstances de
la vie*, présenté par Pierre Assouline

CHAMFORT, *La pensée console de tout*, présenté
par Frédéric Schiffter

JEROME K. JEROME, *Pensées paresseuses d'un
paresseux*, présenté par Claro

PLUTARQUE, *De l'inconvénient d'avoir trop
d'amis*, présenté par Vincent Delecroix

RIVAROL, *De l'universalité de la langue française*,
présenté par Dany Laferrière, de l'Académie
française

SWIFT, *Résolutions pour l'époque où je deviendrai
vieux*, présenté par Éric Chevillard